



Nam June Paik. «K 456». 1965. Ph. Peter Moore.

K 456 est un robot construit par Paik en 1963 et qu'il considérait, selon ses propres termes, comme son fils. Il l'a jeté sous les roues d'une voiture, à New York, en 1982.

Christophe KIHM  
médiuims = médias

L'électricité comme champ  
d'attraction du mort et du  
vivant.

LA THÉORIE DÉVELOPPÉE EN 1964 PAR MARSHALL McLuhan dans son ouvrage *Pour comprendre les médias* s'appuie sur une lecture des techniques et des technologies (ce qu'il appelle précisément les « médias ») en tant qu'extensions ou prothèses offrant des « *prolongements à l'homme* ». Cette lecture permet d'établir un distinguo entre les technologies mécaniques, qui prolongent le corps dans l'espace, et les technologies électriques, qui s'adressent prioritairement à la conscience et engagent de nouveaux rapports au temps. Elle s'intéresse donc à ce qui, dans l'histoire des médias et des sociétés modernes, fut une rupture majeure, quand la dialectique du mécanique et du vivant fut accompagnée et rejouée par une autre dialectique, reliant l'électrique et l'esprit, quand aux prolongements du corps s'est adjoint le développement d'une conscience globale.

S'il semble bien, dans les sociétés modernes, que les possibilités du mécanique aient pu offrir des extensions au vivant (à travers, entre autres, le mouvement et le déplacement des corps), les puissances électriques y ont ouvert, de leur côté, de nouvelles perspectives aux relations du vivant et du mort.

M'importe peu, pour suivre ici cette hypothèse, de documenter le jeu des associations qui permirent à des mythes électriques (par exemple gothiques) de s'inventer au XIX<sup>e</sup> siècle : les facteurs en sont majoritairement liés à différentes croyances, à la fois scientifiques, religieuses et païennes. Il ne s'agira pas plus de dresser le constat d'une mort (touchant un type de société ou un type d'homme), mais au contraire de prendre en compte les liens d'une invention technique et de ses différents développements avec la mort, dans un texte qui n'a pour autre ambition que celle d'ouvrir une réflexion sur l'électricité. M'intéressent, à ce titre, les effets d'implication du phénomène électrique dans des pratiques plurielles, qui concernent majoritairement des médiums et des médias, des expériences et des réflexions théoriques, et les relations que tissent

l'ensemble constitué par ces différents récits à la mort ou au mort.

#### PROPRIÉTÉS PHYSIQUES

En pratiquant l'anachronisme, je prendrai appui – et je suivrai par la suite cette méthode dans mes développements ultérieurs –, sur des séries d'analogies qui ont permis d'assimiler les propriétés physiques des phénomènes électriques à des qualités ou pouvoirs des médiums et/ou médias électriques<sup>1</sup>.

La première d'entre elles concerne la définition des corps électriques. On répartit en effet les charges électriques en deux catégories, selon qu'elles sont *positives* ou *négatives*. Tout corps contient à la fois des charges positives (protons) et des charges négatives (électrons). Dans un corps *neutre*, les charges positives et négatives se compensent, la charge totale est nulle. Un corps qui possède un *excès* d'électron est négatif. Un corps qui a perdu des électrons est chargé positivement.

Les corps électriques se déterminent donc dans des champs d'attraction qui disposent de lois spécifiques : deux corps portant des charges de même signe se repoussent, deux corps portant des charges de signe contraire s'attirent.

On doit au physicien britannique Michael Faraday (1791-1867), une découverte qui porte le nom de « Cage de Faraday ». La cage de Faraday est une enceinte métallique (conductrice de courant) qui permet d'isoler une portion d'espace, ou sa totalité, de l'influence des champs électriques extérieurs. À l'intérieur de la cage, le champ électrique est nul, même si les charges sont placées à l'extérieur ou si la cage est reliée à un générateur électrostatique. Une voiture, par exemple, est une cage de Faraday, qui protège, entre autres, de la foudre.

Comme on entre et on sort de la cage de Faraday, et comme ces entrées et sorties nous protègent d'intensités électriques ou électromagnétiques, il est toujours

et nécessairement question, avec l'électricité et avec les champs d'attractions qu'elle produit, de seuils et de limites. Ici se noue une relation très importante. Et l'on pourrait, en suivant la pente analogique qui prend à partir de cette cage, multiplier les exemples de pratiques et de discours validant une conception des médiations électriques comme possibilités – fondées sur des oppositions et des complémentarités, des attractions et des répulsions –, de franchir des seuils et des limites.

La plus importante d'entre elles, qui retiendra notre attention, ouvre de nouvelles liaisons entre le mort et le vivant.

Lorsqu'en 1887, Thomas Edison (1847-1931) se lance en croisade contre le courant alternatif développé par son concurrent George Westinghouse, il pose une limite objective à ces relations. Pour démontrer les dangers de ce nouveau type de courant, il l'utilise en effet sur des chats, des chiens, des chevaux qu'il électrocute lors d'expériences publiques. L'état de New York cherchant à déterminer le meilleur moyen d'exécuter les condamnés à mort adopte la machine d'Edison. Le 6 août 1890, elle est expérimentée sur un condamné à mort, William Kemmler, qui meurt dans des conditions épouvantables après avoir reçu plusieurs décharges d'intensité croissante.

Alexander Graham Bell (1847-1922) fut l'inventeur d'un téléphone qui transmettait le son par ondulations électriques formellement similaires aux vibrations de l'air accompagnant la voix parlée ou d'autres sons. L'histoire raconte que son investissement dans cette invention devait beaucoup à sa volonté d'entrer en communication avec son frère décédé. Il n'y parvint pas et rencontra une limite. Pour franchir ce seuil, de 1920 à 1931 (date de sa mort), Thomas Edison aurait, de son côté, poursuivi le projet d'un *spirit phone*, qui lui aurait permis de communiquer avec les morts.

Ce second exemple, dont la véracité reste incertaine, rencontre cependant un écho direct avec d'autres protocoles où viendront assez rapidement se nicher les

possibilités techniques des médiations électriques pour relier l'ici-bas et l'au-delà. De sorte qu'il existe toute une partie de l'histoire de l'électricité qui, focalisant sur des propriétés physiques électriques ou électromagnétiques, porte son terrain d'expérimentation sur des phénomènes spirites et paranormaux.

Cette histoire de l'électricité embarque avec elle toute l'histoire des médias de communication et de diffusion électriques ou électromagnétiques depuis leur invention et leurs premiers usages au XIX<sup>e</sup> siècle (du téléphone au phonographe, de la radio à la télévision). Elle invite donc à considérer, dans un ensemble commun, les relations instaurées par les médiums lors de communications électriques avec les esprits; les pouvoirs dévolus aux médias électriques pour produire les conditions d'existence d'un espace intermédiaire entre le vivant et le mort; la réversibilité de ces mêmes pouvoirs et de ces mêmes médias pour capturer le cerveau de leurs usagers et les réduire au rang de spectres.

#### EXPÉRIENCES SPIRITES

Dans le champ d'attraction où les propriétés physiques de l'électricité croisent les phénomènes paranormaux et spirites, se créent de nouvelles conditions d'expériences, qui s'articulent autour d'une combinaison de la captation des esprits (techniques médiumniques) et de la capture de leurs présences (techniques médiatiques, appareils d'enregistrement et de mesure). Cette combinaison suppose une continuité entre les dispositions humaines et les pouvoirs électriques (en raison de quoi, on pourra qualifier, plus tardivement, les médias électriques de prolongements ou de prothèses des esprits, nous y reviendrons), au sein de laquelle les outils médiatiques sont des armes, toujours à double tranchant (captation d'un côté, capture de l'autre).

Tout commence par une préhistoire, au sein de laquelle un dispositif technique et humain se met pro-

gressivement en place. Elle prend effet dans l'état de New York, précisément dans le village de Hydesville, chez la famille Veckmann, en 1846. Dans cette maison, des esprits se manifestent tout d'abord par des bruits, des coups frappés et des mouvements d'objets dont on ignore la cause. On remarque rapidement qu'ils se produisent sous l'influence de certaines personnes – en l'occurrence les sœurs Fox (c'est la raison pour laquelle on appellera ces dernières « médiums »). Par la suite, ces médiums entreront en communication avec les esprits en formulant des questions auxquelles ils répondront au moyen de coups qui, par convention et selon leur nombre, signifieront « oui » ou « non ». Cette écholalie des esprits frappeurs conservera longtemps le cadre formel de l'appel et de la réponse, mais disposera bientôt d'un vocabulaire plus riche, par l'intermédiaire d'un alphabet complet (la technique pour communiquer réalisant une sorte de compromis entre la parole et le morse, un code humain et un code électrique, chaque lettre étant retenue selon le nombre de coups frappés). Plus tard, les esprits communiqueront directement par la parole ou l'écriture, ce qui permettra une certaine économie temporelle.

Les esprits sont identifiés à des âmes sans corps, des âmes flottantes, sortes de vibrations naviguant dans l'éther, fluide élastique, gazeux, au sein duquel les entités immatérielles se meuvent.

Dès cette préhistoire, tout semble donc parfaitement en place. Cependant, avec ces premières apparitions, trois difficultés majeures se proposent à l'expérience. La première est d'ordre herméneutique et consiste à identifier, reconnaître et décrypter les manifestations et les messages délivrés par ces présences d'un autre monde dans ce monde-ci : au prix, parfois, de certaines prouesses interprétatives, on y parviendra toujours. Difficulté préalable à l'établissement de ce système signifiant, plus grande encore, la convocation des esprits : ou comment créer les conditions idéales de leur apparition. Troisième point, enfin, et non des

moindres : apporter la preuve formelle – et donc nécessairement scientifique, en ces temps de positivisme –, de la présence d'un au-delà de l'existence physique dans le vivant – ce qui signifie, ni plus ni moins, donner le gage de la continuité d'une forme de vie par-delà la naissance et la mort.

Si l'on ne peut, d'emblée, livrer la formule scientifique de la vie éternelle (ce qui est évidemment le cas), ne restent plus à disposition, pour surmonter ces trois difficultés, qu'à relever des manifestations ponctuelles de l'invisible, et donc à répertorier des phénomènes (ils seront sensibles, visibles et audibles) qui témoignent de la présence des esprits. Mais encore faudra-t-il en conserver la trace et, pour cela, les rendre reproductibles, puisque la reproduction est le traducteur privilégié de l'objectivation.

Apparaît alors un ensemble de signes – vibrations sonores, bruits, tremblements, chaleur, lumière –, comparés dès leurs premières manifestations à la « décharge d'une batterie électrique ». Rappelons que le courant électrique dispose de trois types de manifestations : 1./ la lumière (étincelles, éclair) ; 2./ le bruit (tonnerre, crépitement) ; 3./ la chaleur (le courant électrique provoque l'échauffement de tous les conducteurs qu'il traverse). Toute manifestation spirite, en tant qu'elle est transmise par des phénomènes électriques, produira du bruit, de la lumière et de l'échauffement. Ainsi se manifesteront prioritairement les esprits, qui se définissent comme des écarts d'intensité, de puissance, de climat produits par rapport à une norme (d'où paranormalité des phénomènes auxquels ils sont associés).

#### DES MÉDIUMS AUX MÉDIAS

Pour répondre aux problèmes inhérents à l'expérience spirite, des protocoles de plus en plus efficaces verront le jour, pour tenter d'une part d'améliorer les condi-

tions de communication avec les esprits et d'autre part créer les possibilités d'archivage et de conservation des échanges établis.

Une nouvelle batterie de problèmes voit le jour, car les esprits ne sont pas très disciplinés : ils interviennent de manière inattendue, sans prévenir et lorsqu'on les convoque, ne daignent pas toujours répondre. Ils sont indépendants et la question reste donc entière quant à la création des conditions favorables à leur visitation : il en va en effet des esprits comme de tous les spectres, on a beau les appeler, on doit en définitive se résoudre à ce qu'ils nous visitent. Or, il est impossible d'ajuster un quelconque protocole à la visitation. On s'en remettra donc à la répétition d'expériences ayant fait leurs preuves, mais dont l'itération, cependant, va finir par fixer les règles de rituels spiritiques devenant des sortes de jeux de société (le plus célèbre fit très tôt son apparition pour devenir rapidement le plus pratiqué au point d'entraîner une véritable mode, il consistait à faire tourner des tables).

Cette dérive mondaine de l'expérience n'est rien au regard de la difficulté relative à la capture, non pas des signes produits par ces entités abstraites, mais des entités elles-mêmes. À quoi, en effet, renvoie le témoignage d'une présence immatérielle ? Est-elle la trace d'une trace ? L'empreinte d'une empreinte ? Le fossile d'un fossile ? Aux découvertes scientifiques qui permettraient de traverser le visible – celles des rayons gammas et des rayons x –, les spiritiques restent étonnamment insensibles. Pourtant, si leurs investigations scientifiques se voulaient méthodiques et un tant soit peu rigoureuses, elles auraient dû, au préalable, s'attacher à donner la composition chimique de l'éther, de ce fluide où vivent, selon ces hypothèses, les esprits, avant que de relever les signes que ceux-ci produisent pour s'en extraire. En réalité, les spiritiques ne sont pas intéressés par la nature ou la composition de l'immatériel (formule chimique de la vie éternelle), et le monde des signes suffit amplement à leur

bonheur : ce qu'ils nomment matérialisation n'est donc que des effets de présence – sous forme de bribes plus ou moins construites de langages –, dans le monde des vivants (à entendre alors comme monde des corps). En bons matérialistes cherchant des preuves, les techniques d'enregistrement des signes leur sont suffisantes (écritures, images, sons).

Ces phénomènes linguistiques, visuels ou sonores, nécessitent alors l'intégration d'appareils de mesures, mécaniques et/ou électriques aux dispositifs d'expérience. Aux papiers et crayons vont succéder des phonographes et des appareils photos, puis des magnétophones pour relever ou pour produire (les trucages allant bon train), parfois grossièrement, les formes de ces manifestations, soit les preuves de ces présences matérielles.

Certainement, alors, s'organise pour l'immatériel une sortie du religieux, ce qui ne signifie pas cependant qu'il ne comportera plus aucune part de mystère. Mais la doctrine spiritique privilégie l'efficacité (matérialiste) du constat à l'engagement (symbolique) de la croyance. Encore faut-il se donner les moyens de ne plus croire. La répétition des phénomènes, leur reproductibilité et leur permanence (à l'inverse des miracles par exemple) participe au premier chef de cette bataille rangée contre la croyance. C'est une des raisons pour lesquelles les médias électriques deviendront, dès lors, les médiations privilégiées de ce nouveau programme.

En effet, si dans les premières expériences spiritiques, le médium occupe une place centrale au sein du dispositif de captation, c'est parce qu'il est la médiation par laquelle le fluide, l'éther, peut transiter : il est un transmetteur. Une énergie traverse son corps et se diffuse : il est un conducteur, et c'est pourquoi on doit tenir ses mains pour entrer en contact avec elle. Cette énergie prend essentiellement les formes d'une puissance électrique. Ainsi, les sorties de l'éther sont-elles toujours violentes, et manifestent l'entrée en

communication du vivant immatériel avec le vivant incarné sous forme d'intensités et de chocs. La connexion électrique permet un franchissement de l'autre monde pour rejoindre ce monde-ci. Elle organise une circulation aller et retour – comme on le dit par ailleurs des modes de communication en général –, déploie des passerelles entre un ici et un au-delà, entre des espaces et des temps différents, traversant différentes strates composant la réalité. De sorte que l'on peut conclure, dès les premières expériences spirites, que si le médium est au centre du dispositif, son milieu, ce qui fonde en droit la possibilité de l'expérience est un média : l'électricité. Et les médias électriques, qui sont transmetteurs et conducteurs, seront indéniablement plus fiables, voire plus infaillibles que les médiums humains.

Le problème de la matérialisation sera donc résolu par l'amélioration des conditions techniques de la captation et de la capture et par l'ajustement d'un piège susceptible de produire ces deux opérations simultanément. Le médium, dès lors, va s'effacer peu à peu – et avec lui disparaîtront en partie les suspicieuses attaches du spiritisme au théâtre, au cabaret et à la magie – pour laisser l'essentiel du travail aux médias. La qualité de la transmission pourra ainsi s'améliorer, et les possibilités de vérification de l'expérience, sa validation et sa vérité scientifiques, se détermineront sur des critères essentiellement techniques. Ici, la machine suppléera avantageusement l'homme. Le dispositif spirite épousera les formes d'un piège efficace, associant la connexion du matériel et de l'immatériel à la mise en circuit fermé de la captation et de la capture.

#### BRUITS BLANCS

Ce piège, nous raconte l'histoire, s'est révélé fortuitement sous sa forme la plus simple et dans son efficacité la plus grande un jour de 1959. L'anecdote est

célèbre, elle concerne Friedrich Jürgenson, réalisateur de films suédois qui, en bon « chasseur de sons », enregistrerait le chant des oiseaux pendant la nuit. En réécoutant attentivement ses bandes, il découvrit, à l'arrière-plan, une voix qui lui disait en Allemand : « *Friedrich, quelqu'un te regarde. Friedel, mon petit Friedel, est-ce que tu m'entends* ». C'était la voix de sa mère. Et en effet, le signal qui parvint jusqu'à Jürgenson fut bien « entendu » par ce dernier, puisqu'ilregistra pendant dix ans des centaines de voix « paranormales », joua ses enregistrements dans différentes conférences et publia deux livres en Suède : *Les voix de l'Univers* et *Contact radio avec les morts*.

Jürgenson fit des émules. Konstantin Raudive, psychologue, qui le rencontra pour comprendre ses méthodes et développa bientôt ses propres protocoles d'expérience (TCI, pour *trans-communication expérimentale*), est le plus célèbre d'entre eux. Raudive mit au point un dispositif technique qui servit bientôt de modèle aux différents « chercheurs » qui lui emboîtèrent le pas. Sa méthode pour obtenir des communications paranormales utilisait les ondes d'un poste de radio : il fallait régler la fréquence du récepteur sur un bruit blanc<sup>2</sup> : une fois le bon bruit capté, une fois la bonne fréquence arrêtée, des voix apparaissaient. Leurs manifestations étaient souvent précédées d'un « signal acoustique » semblable à un souffle (ce qui correspond précisément, faut-il le rappeler, à la définition d'un esprit en hébreu). Ces voix, que l'on regroupe sous le terme générique EVP (*Electronic Voice Phenomena*) sont pour la plupart d'entre-elles marquées par un timbre particulier. Elles s'adressent aux auditeurs par leurs noms, prononcent, comme dans toutes les expériences spirites, des phrases énigmatiques, donnent des ordres, ne répondent pas à toutes les questions qui leur sont posées et s'expriment dans des langues variées. Des magnétophones à bande enregistreront les voix des esprits et celle des participants, clôturant le circuit de la communication en le bouclant sur lui-même.

Raudive, comme Jürgenson, entendit lui aussi la voix de sa mère lui prononçant ces quelques mots : « *Kostulit, c'est ta maman* ». L'histoire ne précise pas si ce fut lors de sa première connexion avec les esprits, mais on peut aisément conclure avec ces deux expériences, et si l'on se contente de relever leurs points communs, qu'à l'autre bout du dispositif, c'est toujours «maman» qui parle, et que le motif premier de la communication avec les morts est donc un désir d'enfant (ce que confirmeraient les cas précédemment évoqués de Bell et d'Edison dans leurs recherches sur le téléphone). Les médias électriques réaliseraient, dans l'ordre du symbolique, un transfert direct.

On remarque, d'autre part, que le contrôle apparaît plus que jamais, dans ce recours aux médias, comme un élément déterminant du dispositif de capture et de captation des esprits : preuve que les moyens de se donner des preuves sont toujours aussi importants que délicats à fournir. Raudive effectue ainsi ses expérimentations sous l'autorité de tiers (des scientifiques, des témoins, des vérificateurs) et dans des conditions au sein desquelles toute supercherie est apparemment impossible (visite et inspection des studios ou laboratoires, vérification des dispositifs techniques avant et après les expériences, etc.). Car il s'agit toujours de convaincre, plus de cent ans après les premières expériences spirites, de la réalité des communications avec les morts, de l'origine des signes captés, d'une vie des esprits après la mort physique. Ces protocoles améliorés maintiennent les cadres classiques de l'expérience, mais force est de reconnaître, cependant, que sur ces points précis rien n'a beaucoup changé : les moyens techniques de se donner les moyens rationnels de ne plus croire font toujours défaut.

Quoi qu'il en soit, la présence des esprits se manifeste toujours par la combinaison d'un signe matériel, d'un code et d'un langage. Le badinage et la légèreté du jeu d'appel et de réponse, qui permet d'entrer en communication avec eux, s'accompagne ainsi d'un sen-

timent d'effroi et de terreur. Car la réalité change de mode, et tout ce qui était passif dans une situation normale devient actif dans une situation paranormale ; ainsi les objets se meuvent, les médiums ou les médias sont agis par une force invisible, l'obscurité s'éclaircit, les lumières s'éteignent et sa rallument même lorsqu'elles ne sont plus sous tension, etc. En opérant l'inversion des polarités du «normal», le signe produit par l'immatériel imprime un mouvement de vie aux éléments inertes (jusqu'à produire un relief sonore sur un spectre plat). En se connectant, en se branchant à eux, il les anime. Et ce qui s'applique aux premières expériences spirites du XIX<sup>e</sup> siècle, vaut encore pour celles réalisées avec l'émergence des phénomènes EVP ou ITC.

Cette oscillation entre le jeu et la terreur d'un côté, le vivant, le spectral et le mort de l'autre – qui qualifie les connexions opérées lors des expériences spirites, de quelque nature et de quelque époque qu'elles soient –, se retrouve dans les protocoles scientifiques d'observation de certains phénomènes électriques. Au plus simple, avec les tests produits en laboratoire sur des animaux ayant recours à des électrochocs, à base de stimuli et de réponses, qui sont des tests de résistance du vivant aux intensités électriques, jusqu'à la mort. De manière plus souterraine, dans la théorie critique des médias électriques, lorsque celle-ci soumet ses objets (les spectateurs ou auditeurs) aux impacts des stimuli médiatico-électriques, aux effets produits par leur intensité et leur puissance. Entre le phénomène spirite (animation de l'inerte), et les expériences laboratoires (anéantissement du vivant), la connexion électrique des médias procure une anesthésie ou une aphasie des consciences, un devenir-spectre ou un devenir objet du vivant.

Ces trois puissances, dont une seule bénéficie des conditions nécessaires à la vérification scientifique, participent équitablement à l'écriture du grand récit moderne de l'électricité. Elles stipulent que tout mode de branchement à l'électrique (qu'il soit direct

ou non), produit des effets sur le vivant en le connectant au mort (retour des esprits de personnes supposées mortes, mort physique violente, lente anesthésie de l'esprit des vivants).

#### LES MÉDIAS SONT DES MÉDIUMS

Reste à souligner, cependant, un trait essentiel de ces dispositifs spirites exclusivement médiatiques, qui met en jeu un autre transfert, d'autorité celui-ci, réalisant, dans la définition des médias, un tour de force important voire un virage radical : avec ces protocoles, les médias deviennent en effet des médiums. Et si les machines électriques suppléent avantageusement l'humain, c'est aussi parce qu'elles disposent de pouvoirs nettement supérieurs : agencées entre-elles en circuit fermé (chez Raudive avec un micro, un récepteur de fréquences et un magnétophone enregistreur), jusqu'à produire parfois des effets de retour du signal (utilisation d'effets feedback ou larsen), bien ajustées (réglées sur certaines fréquences), elles flottent entre deux mondes.

Cette définition du média comme médium rejoint celle d'une entité purement électrique, voire électriquement pure, et c'est à l'analyse de celle-ci, très implicitement, à la puissance de ses effets sur les esprits des vivants que s'en remettent en majorité les théories critiques des médias, validant cette hypothèse sous certaines conditions qui en rejoignent passablement les termes.

Chez Marshall McLuhan, la conversion des propriétés physiques de l'électricité dans l'analyse psychique des puissances médiatiques est directe et systématique, puisque motivée par une théorie des médias qui se veut tout entière théorie de l'électricité (identité marquée par la radicalité de la formule « *medium is message* »). McLuhan – et à sa suite une grande majorité de théoriciens –, propose une lecture des médias

comme prolongements ou prothèses de l'humain. Les médias électriques, comme noté dans l'introduction de ce texte, sont assimilés à des extensions de la conscience, contrairement aux médias mécaniques, comme la voiture par exemple, fonctionnant comme prolongements des corps.

La possibilité offerte aux médias électriques d'établir des connexions avec les esprits doit donc être retenue comme une proposition commune aux hypothèses théoriques et spirites : une différence de taille, cependant, les sépare, puisque dans un cas, la source de ces connexions est le cerveau des vivants alors que dans l'autre c'est l'éther, espace où navigue l'esprit des morts. Les pouvoirs accordés aux médias électriques en sont donc modifiés : dans l'expérience spirite, ils permettent de pénétrer l'éther, d'aller « au travers », de déchirer le voile, de passer de l'autre côté du miroir ; ils aident à franchir un seuil. Dans la lecture théorique de McLuhan et de ses disciples, ils proposent une extension de soi qui pose une limite de soi comme image de soi : on reste devant un miroir, mais on ne le traverse pas. La mort est toujours là, pourtant, qui rôde.

Ces deux hypothèses valident la puissance électrique des médias en des termes opposés mais non contradictoires : l'une et l'autre procèdent par l'affirmation d'une révélation, selon un mode épiphanique pour la première (apparition), selon un mode apocalyptique pour la seconde (aveuglement par la lumière même).

#### LE THÉORICIEN EN MÉDIUM

Une condition préalable est nécessaire aux analyses de McLuhan, l'existence d'une grille de lecture psychanalytique du sujet, qui va permettre de pointer, sous le dispositif de connexion fixé par les médias électriques, la prégnance d'un schéma narcissique. « *Le mythe grec de Narcisse se rapporte directement à une réalité de l'ex-*

*périence humaine, comme l'indique le mot Narcisse, qui dérive étymologiquement de narkôsis, qui signifie torpeur. Le jeune Narcisse prit pour une autre personne sa propre image reflétée dans l'eau d'une source. Ce prolongement de lui-même dans un miroir engourdit ses perceptions au point qu'il devint un servo-mécanisme de sa propre image prolongée ou répétée. [...] Ce qu'il y a d'intéressant dans ce mythe, c'est qu'il montre que les hommes sont immédiatement fascinés par une extension d'eux-mêmes faite d'un autre matériau qu'eux<sup>3</sup>.» «Le principe de torpeur vaut pour la technologie électrique comme pour toutes les autres. Nous devons, pour ne pas mourir, engourdir notre système nerveux central quand il est prolongé et exposé. Ainsi l'âge de l'angoisse et des médias électriques est-il aussi celui de l'inconscient et de l'apathie<sup>4</sup>.»*

Dans le dispositif des médias électriques, l'individu en Narcisse fonctionne en boucle, en circuit fermé: il est prisonnier d'un dispositif qui, parce qu'il le prolonge hors de lui-même, l'endort. Ainsi déterminé, il est pris dans un piège, comme anesthésié et inconscient. Et il ne peut pas voir: car toute vision l'arracherait à cette torpeur, qui finalement le protège.

Cette puissance d'aveuglement fait écho à une autre puissance, de dissimulation celle-ci, qui est le propre de l'énergie électrique – puisqu'elle ne se révèle jamais pour ce qu'elle est.

Si l'électricité ne se voit pas, si elle ne se compte pas, elle se mesure cependant, et ses mesures mettent en relation des valeurs d'espace et de temps, ce qui signifie que l'on doit concevoir l'intensité, la puissance et l'énergie électriques en termes d'espace/temps. La grandeur mesurée (intensité, tension, puissance), peut prendre une infinité de valeurs (exprimées en hertz ou en watts). Les valeurs sont à leur tour des unités de mesure de la puissance, de l'intensité, de la tension, plus ou moins hautes ou plus ou moins faibles. Si l'on porte les notions de puissance, d'intensité et de tension, ici entendues sur un plan strictement physique, sur un axe aux coordonnées

psychiques où leurs différents traits définitoires vont se reconfigurer en effets psychologiques, elles deviennent dès lors des vecteurs d'émotions violentes ou, au contraire, les facteurs d'effets anesthésiants, qui favoriseront dans les deux cas les pertes de contrôle psychiques des sujets auditeurs ou spectateurs. Ce poncif est repérable au sein de (presque) tous les discours analytiques, quel que soit par ailleurs leur intérêt, sur les médias électriques (radio ou télévision): il marque la réduction de leur fonctionnement et la sur-détermination de leur signification à la seule énergie qui les alimente: l'électricité.

La dimension spatio-temporelle de l'électricité s'envisage également à l'aune de la notion de circuit. Un circuit est composé, au plus simple, d'un générateur (la source), et d'un ou plusieurs récepteurs. Les bornes des appareils sont reliées entre elles par des conducteurs pour constituer un circuit fermé, c'est-à-dire ininterrompu. C'est dans cette relation de la clôture à la continuité que s'affirme la solidarité espace/temps dans un système électrique. Au nom de cette solidarité, la notion de flux a pu qualifier assez unanimement – et parfois sans discernement aucun – la diffusion des messages par des médias électriques (la radio et la télévision en particulier). La notion de circuit fermé, à la suite, étant impliquée à la fois dans la figure du spectateur ou de l'auditeur en Narcisse comme dans l'alignement supposé des consciences des auditeurs sur des données spatio-temporelles uniformes et univoques (cf. la «synchronisation des consciences» chère à Bernard Stiegler).

Puisque le circuit électrique met implicitement en relation les phénomènes de captation avec les possibilités de la capture, toute une littérature des médias comme pièges peut se déployer sans peine.

Mais alors, comment procède la capture? Eh bien c'est assez simple. Tout se passe comme s'il s'agissait d'un immense filet tendu par les médias dans un fluide électrique, qui retiendrait les consciences prisonnières.

res et immobiles. La métaphore retenue serait donc plutôt celle de la pêche industrielle (une masse indistincte, prise dans les rets d'un flux médiatique continu) que celle de la chasse (qui induit un rapport interindividuel entre le chasseur et la proie). Et qui est mis en relation par l'intensité électrique? C'est-à-dire quelles sont les coordonnées du piège? C'est encore assez simple. D'un côté du circuit, le Marché: de l'autre, les vivants en consommateurs. Le Marché, ainsi placé, est une instance de mortification du vivant. Pour finir, l'électricité, en tant que puissance invisible (et elle l'est doublement, selon les thèses de McLuhan), est impossible à combattre. Ses effets sont donc irréversibles. Les masses inertes resteront donc des masses inertes.

Ces thèses reposent entièrement sur une croyance dans les puissances électriques et construisent moins une analyse des propriétés et des pouvoirs des médias (encore moins une étude de leurs usages, qu'elles estiment insignifiants par principe), qu'une glorification de ces puissances.

À la différence des expériences spirites, qui se veulent matérialistes en ce qu'elles cherchent à établir l'existence d'un autre monde au-delà même de toute croyance, les arguments des théoriciens des médias électriques, pourtant matérialistes et dialecticiens, cherchent à établir une vérité de l'ici et maintenant en raison du dévoilement d'un invisible, qui implique nécessairement un prophétique «il faut me croire». Selon ces termes, le théoricien est un voyant. La réalité de nos consciences telle que produite par ses hypothèses vaut pour un aveuglement: nous ne percevons pas le piège électrique, ni même ses filets une fois prisonniers. De deux choses l'une: soit nous sommes réellement inconscients, soit la puissance des médias est encore bien plus importante que nous pouvons l'imaginer au regard des hypothèses spirites: c'est une puissance d'aveuglement totale. Pour nous ouvrir les yeux et nous arracher aux ténèbres, nous aurons bien besoin, dès lors, d'un théoricien en médium.

#### NOTES

1 Dans la mesure où certaines propriétés physiques essentielles des phénomènes électriques sont directement impliquées dans l'émergence des communications spirites comme implicitement appliquées à l'étude des médias électriques, il est important de faire retour sur elles. Ainsi, je les mentionnerai à plusieurs reprises, dans un ordre qui ne marque aucune hiérarchie entre elles selon des degrés d'importance, ni aucune logique déductive. Elles livreront simplement des indices importants, puisqu'ils relient des expériences *avec* et des discours *sur* l'électricité et la mort.

2 Le bruit blanc est une réalisation d'un processus aléatoire dans lequel la densité spectrale de puissance est la même pour toutes les fréquences. L'impression obtenue, sur le plan sonore, est celle d'un souffle. Le spectre d'un bruit blanc est plat. La correspondance entre cette platitude avérée sur un plan physique et la capacité qu'auraient les fréquences radios produisant un bruit blanc (elles sont situées entre les stations émettrices) de relayer et de transmettre la voix des morts n'est jamais revendiquée comme une relation de cause à effet. De fait, cette propriété n'est pas l'effet d'une simple analogie lexicale (un spectre plat, celui de la fréquence, en accueillant un autre, celui des esprits). Et pourtant, les qualités physiques neutres du bruit blanc sont évidemment reliées, symboliquement, aux qualités virginales et pures des esprits.

3 M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, trad. J. Paré, Paris, Le Seuil, «Points», 1968, p. 61.

4 *Ibid.*, p. 67.